Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 28 (1890)

Heft: 45

Artikel: Les Lausannois et les poissons

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191941

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

courte. Et tu t'imagines qu'aujourd'hui je vais croire à tes amabilités, à tes belles paroles dans les assemblées?...

Trrrrriiii !...

Le trait de plume, long et large, supprime le nom du monsieur.

Et la justice électorale est satisfaite!! L. M.

Les Lausannois et les poissons.

On nous raconte une petite histoire qui peut donner lieu à un amusant rapprochement avec le public lausannois, à l'occasion de l'horloge de l'Hôtel des-Postes, dont nous avons tout récemment entretenu nos lecteurs.

Le propriétaire d'un grand vivier contemplant un jour ses poissons, qui le parcouraient joyeusement en tous sens, imagina de placer dans l'endroit le plus étroit de la pièce d'eau, une cloison en verre, curieux de voir leur attitude en face de cet obstacle. Or, il ne tarda pas à constater que les poissons venaient régulièrement se cogner le nez contre la paroi invisible, et retournaient subitement en arrière. Le fait se répétait, comme bien on pense, des centaines de fois dans la journée.

Au bout de quelques semaines, le propriétaire du vivier enleva la cloison de verre, pensant que ses petits hôtes seraient tout heureux de pouvoir, sans entraves, prendre leurs ébats.

Il fut complètement déçu dans son attente. Les poissons obéissant à la force de l'habitude, continuaient à s'arrêter exactement à l'endroit où se trouvait précédemment la lame de verre; ils rebroussaient comme si l'obstacle existait encore.

Eh bien, ces poissons ne se comportaient ils pas absolument comme nos bons Lausannois qu'on voit à chaque instant lever le nez pour regarder l'heure à la façade de l'Hôtel-des-Postes, alors même que son horloge a disparu depuis longtemps.

Cela dit, empressons-nous d'ajouter qu'on s'occupe sérieusement, dit-on, du remplacement de l'horloge en question, dans des conditions à satisfaire tout le monde. Puissions-nous être bien renseignés!

Porquiè Sami, Abran et Danïet sè sont pas marià, et porquiè la Marienne à Djan-Dâvi a fé lo grand chaut.

II

Porquiè Abran est restá valet. — Et vo, Abran, se dit la Marienne, âo grattapapâi, vo n'âi pas étâ décidâ non plie d'agottâ d'on bet d'accordâiron?

Abran étâi 'na brava dzein; mâ tant taquenet que l'étâi adé â fotemassi et à petsegniaprés dâi bougréri dè rein dâo tot, dâi foutaisès. Ne poivè pas souffri que

tot ne sâi pas ein oodrè et l'étâi pî que 'na vîlhie felhie dè soixante ans que vit soletta avoué son tsat. N'arâi pas droumâi se l'avâi repeinsà âo lhî que l'avâi âobliâ dè crotsi lè contréveints âo troisièmo perte, et sé sarài redévetu se s'étâi apéçu que ion dè sè canons dè calçons étâi attatsi pe bas què l'autro. L'avâi mémameint bailli son condzi à la fenna que reméssivè sa tsambra à fond on iadzo pè senanna, qu'avâi, ein épussateint sè lâivro, remet dein sa bibiotéqua lo code rurat à la pliace dè Favé et Grognuz. Crayo que s'on avâi senâ âo fû, ne sarâi pas saillâi se l'avâi pi manquâ on boton à sa veste.

Quand la Marienne lâi démandâ porquiè s'étâi pas mariâ, Abran lâi fâ:

— N'é jamé étâ amoeirâo què de 'na dzouvena pernetta qu'étâi prâo brâva et que cognessé po l'avâi soveint vussa tsi sa tanta, noutra vesena, iô le vegnâi passa dâi termo dè teimps; et tot ein alleint et vegneint, qu'on sè reincontrâve, on sè desâi « atsi-vo! » et petit z'a petit on s'est bo et bin amoratsi l'on dè l'autro, kâ vo sédè, quand on ne sè vâi pas tant dè prés, on a min dè défauts. Sa tanto, que s'étâi démaufià dè l'afférè, la mè bragâvè, et y'été tot décidà à la frequentâ po dè bon, kâ le n'étâi pas dè mépresi.

On iadzo que la jeunesse avâi décidâ d'alla ai z'alognès ti per einseimblio, tsacon ovoué sa tsaquena, dévessé allâ avoué la gaupa ein quiestion et mè redzoïssé dè la poâi menâ à bré. Lo matin dè la demeindze qu'on dévassâi lâi allâ, que lo lâi vé derè, ye vi bin que manquâvè onna mailletta à sa taille; mâ mè peinsâvo que le n'étâi pas onco revoussa, et mè su de: « Le va cein repétassi po sta véprâo; mâ à midzo, que la reincontrè, lo crotset étâi adé vévo dè sa mailletta, que cein ne m'allâve pas. Oh! n'ia pas moïan que le la recâosè pas po tantou, que mè dio; mâ diabe lo pas! Lo tantou, ne partira; et arrevà vai n'adze iô y'avâi dâi nouzelhièe, le doutè son fichu po étrè mi à se n'ése, et vayo que la mailletta manquâvè adé, que cein fasâi férè à son corsadzo on petit gongon âovai qu'on arâi pu lâi einfatâ lo dâi. Quand y'é cein vu, le m'a fé l'effé de 'na balla pomma rambou que sè trâovè berboula; et m'ein su dégottà; mè su de: « Tè te n'é qu'on désoodre, que 'na panosse! » Adon y'é fé état dè tsertsi dâi mâorons derrâi on bosson et y'é traci vïa ein la plianteint quie; kâ vâidè-vo, ne poivo pas avalà cllia mailletta que manguâvè et coumeint n'avè pequa dè pliési dè me trovâ avoué cllia lurena, y'é mî amâ m'einsauvâ. Saré on galé coco se l'avé po fenna, se mè su de, et mè foudrâi allâ tot dépatolhiu se ne mè retacounavo pas mé mémo, que cein n'est portant pas à la pliace de n'hommo. L'a bio étrè galéza et dzeintia, manquè onna mailletta! cein vâo tot derè; et petout que d'avâi on ménadzo tot à betetiu, petout què dè m'esposâ à trovâ la patta d'ése permi mè tsemisès repassârès, et à sailli que devant avoué on perte âo câodo, y'é fé la crâi, et y'é de: « Cé que sé mâriè fâ bin; mâ cé que sè mâriè pas fà onco mì; et y'é prâi lo bon bié ein resteint valet. »

MADELEINE

par BERTHE BALLEY.

7

Quoique la rue déserte eût rassuré Georges, il était à peine hors de la maison de M. Fréret que, dans plusieurs familles, on savait qu'il en sortait et l'on ne doutait pas qu'il n'y fût allé pour demander la main de Suzanne.

Georges resta quelque temps sans rien tenter de nouveau. Il était allé plusieurs fois dans une maison où il avait pensé rencontrer Madeleine; mais la jeune fille demeurait enfermée chez elle, profondément blessée dans ses premiers sentiments d'amour, qui, pourtant, avaient bien plus existé dans sa tête que dans son cœur.

C'était fini! oh! bien fini! n'ayant plus d'estime, elle n'avait plus d'amour; il n'avait pu résister à une désillusion aussi complète et avait fui comme une ombre, lui laissant au cœur une grande lassitude succédant à un déchirement.

Désirant s'épargner une émotion pénible, elle avait résolu d'éviter, au moins de longtemps, toute rencontre-avec cet homme. Elle avait revu Suzanne, mais de Georges Olliot, il n'avait été nullement question.

Cependant, à mesure que les jours s'écoulaient, Madeleine devenait moins triste; pensive et rêveuse, les yeux fixés dans le vide, elle semblait parfois revoir par la pensée, une image chère et douce... et, comme bercée par un songe, elle souriait à cette image... qui n'était point celle de Georges.

Le jeune médecin qui l'avait soignée le soir du bal, — disons maintenant qu'il était jeune, — n'avait pas osé, par discrétion, continuer ses visites chez Mme Goulard; il était venu trois jours de suite et n'avait plus reparu.

Un soir, Madeleine descendit à l'heure du dîner et crut s'apercevoir que son aïeule avait un air heureux en la regardant. La vieille dame souriait, la contemplant à la dérobée.

Elle était allée, ce jour-là, faire visite à la belle-sœur de Georges Olliot, dame veuve dont elle avait heaucoup connu la mère, et elle y avait rencontré le jeune homme. Malgré l'air froid qu'elle avait pris en sa présence, il s'était informé avec empressement de sa petite-fille, et avait trouvé le moyen, dans la conversation, de vanter ses qualités et ses charmes.

Comme elle émettait l'opinion que M^{lle} Fréret était aussi une charmante jeune fille, il s'était récrié, en disant qu'elle ne pouvait être comparée à M^{lle} Madeleine.

— Tiens, tiens, pensa Mme Goulard, qu'est-ce que cela signifie?

Elle ne savait pas que M. Olliot avait demandé Suzanne en mariage; mais elle de-